

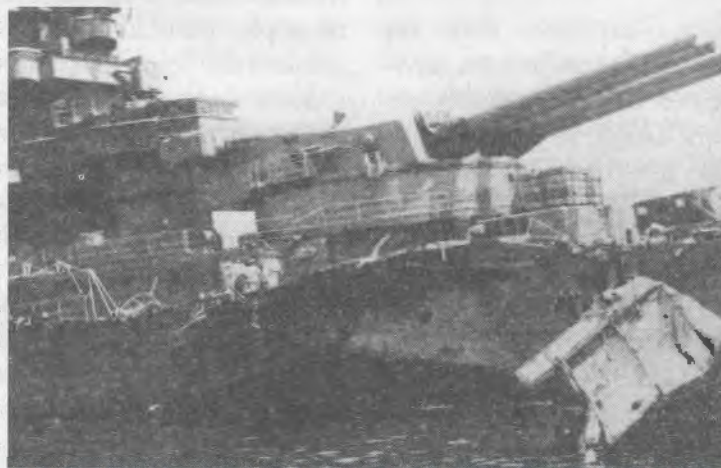
*ce qu'il fallait cacher à Hitler.*

**C** M. l'Abbé AUTRIC nous envoie un mémorandum d'un très grand intérêt concernant les bombardements des 3 et 6 juillet 1940; Nous ne pouvons le transcrire intégralement par manque de place mais vous trouverez là un éclairage tout-à-fait insolite de ce drame.

"Le nom même de Mers-El-Kébir disparaît progressivement des éditions récentes des "encyclopédias" et des magazines, en France et à l'étranger. On le trouve parfois dans l'article d'un dictionnaire au mot "Oran". Mais le nom de ce port, même sous la nouvelle orthographe "Wahran" est inconnu de 99,5% des marins étrangers qui viennent à Toulon? C'est dire que les événements de 1940 (3 et 6 juillet) ont pratiquement disparu de l'histoire "mondialiste" qui est enseignée, depuis bien des années, en France comme ailleurs. Agé de 72 ans, le plus jeune des officiers de l'Etat Major de l'amiral Gensoul tient à faire revivre le souvenir de ce drame où 1300 de ses camarades périrent et dont il fallut occulter la réalité pour que Hitler ne puisse deviner l'objection de conscience, à partir de la 7ème minute de tir, de l'amiral Somerville et de tous les hommes (marins et aviateurs) de son escadre, la force "H" de la Royal Navy.

En effet ce drame eu des conséquences effroyables sur le moral des français, et peu avant sa mort, M. Fernand Braudel, dans l'éclat de sa gloire d'historien, me déclara (lui qui avait été si longtemps prisonnier dans les camps de représailles nazis): "Mers-El-Kébir, notre plus grand chagrin". Et pour Somerville, ce fut à la fois un "massacre" et "la plus grande gaffe de l'histoire des temps modernes" (Mac-In-Tyre, "Fighting Admiral" P.69). Enfin selon le cardinal Wojtila (actuellement le Pape Jean-Paul II), il y a vingt ans déjà: "Les historiens doivent monter en première ligne".

La plupart des défaillances de l'amiral Darlan (et du gouvernement et de certains citoyens) sont attribuables au traumatisme terrible de Mers-El-Kébir. Cela avait été annoncé par l'amiral Cunningham (A.B.C.) par télé-



Mers-El Kébir après le 6 juillet 1940. Le Dunkerque vu du Nord. Brèche énorme causée par l'explosion du chalutier Terre-Neuve lors de la deuxième vague d'avions torpilleurs. Les tôles blanches sont le reste de la passerelle du Terre-Neuve.

gramme à Churchill, dès juin 40.

Nous ne retracerons pas le "combat" du 3 juillet qui a été conté par Camille Bender dans notre n°222 de septembre octobre 1992. Mais il semble nécessaire de souligner ce qui l'a précédé et suivi. Le commandant Bernard Bléhaut dans un article très documenté paru dans "Le Maréchal" N° 172 du 4ème trimestre 1993 écrit: "La seule existence de la flotte française fait planer selon Churchill sur la Grande Bretagne une menace potentielle qu'il juge insupportable (le 7 juin) Aussi décide-t-il, dans l'hypothèse d'une débacle française, sa destruction pure et simple si elle refuse de gagner les ports anglais. Dans les jours qui suivent, il ne veut pas prendre en considération les assurances répétées du gouvernement français (Reynaud) et de l'amiral Darlan, selon lesquelles notre flotte ne serait en aucun cas livrée à l'ennemi. Le 16 juin, Darlan ordonne par télégramme secret à tous nos navires de prendre à cet effet des dispositions d'auto-sabordage.

A la même date, Churchill met en demeure Reynaud, chef du gouvernement, qui s'est replié à Bordeaux d'enjoindre à tous nos bâtiments de gagner sans délai les ports britanniques. Une telle exigence, signifiant un arrêt immédiat des opérations sur mer, est évidemment inacceptable. Churchill retire rapidement sa prétention, mais il argumente sur un communiqué commun du 28 mars 1940, qu'il baptise indûment "traité" pour la circonstance, prévoyant qu'en aucun cas l'un des alliés ne devait abandonner l'autre. Que

fait donc l'Angleterre depuis deux semaines, sinon d'abandonner la France? Et il pousse l'inconscience jusqu'à improviser, avec Jean Monnet et le général De Gaulle, un projet d'union franco britannique qui soulève contre lui l'unanimité du gouvernement français. Le 16 juin au soir, Reynaud démissionne et le Président Lebrun appelle le maréchal Pétain à la présidence du Conseil. Celui-ci fait demander au gouvernement allemand, par l'entremise de l'Espagne, quelles seraient les conditions d'une armistice, c'est à dire d'une suspension d'armes indépendamment des exigences relatives à l'occupation d'une grande partie du territoire métropoli-



tain qui se traduiront d'ailleurs par un recul des troupes allemandes-la Flotte et l'Empire sont au coeur des tractations Aucune main-mise sur l'une comme sur l'autre n'est exigée du vainqueur mais nous nous engageons à défendre notre Empire, défense pour laquelle nous pourrions conserver armée une partie de notre Flotte. Le gros de celle-ci sera désarmée.

L'armistice est signée le 22 juin, avec l'Allemagne, mais n'entre en vigueur que le 25, après la signature avec l'Italie d'un accord calqué sur le précédent, quant à la Flotte et à l'Empire. Un point reste en litige sur les ports de stationnement des navires à désarmer. Il sera réglé le 30 juin à notre avantage: les bâtiments pourront rester à demi effectif à Toulon et en Afrique du Nord. Churchill était suffisamment renseigné pour le savoir.

En attendant, aucun navire français utilisable n'est tombé aux mains de l'ennemi au cours de l'évacuation précipitée de nos ports de la Manche et de l'Atlantique. Performance incroyable dans le contexte de débacle générale! Notre Flotte est entièrement hors de portée des troupes allemandes à Toulon et dans les bases de notre Empire, y compris nos deux 35.000 tonnes, le Richelieu à peine terminé, à Dakar, et le Jean-Bart, inachevé, à Casablanca. Une poussière navale a dû se réfugier en Angleterre, et l'escadre de l'amiral Godfroy est retenue à Alexandrie.

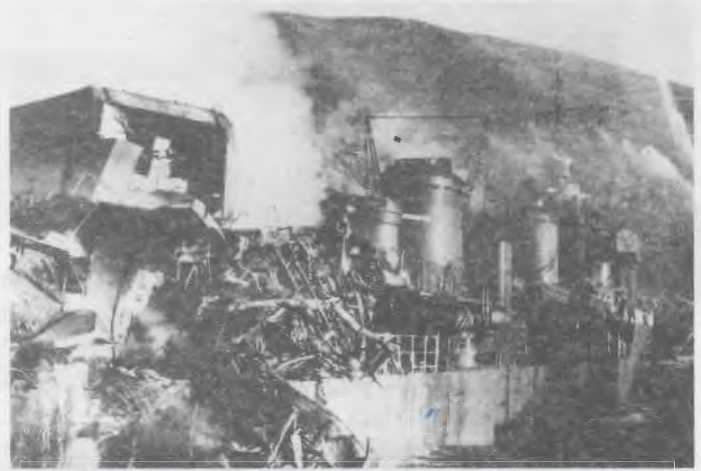
C'est ce que Churchill osera exprimer dans ses "Mémoires" par cette phrase stupéfiante: "Aucun navire français ne bougea pour se mettre hors de portée des troupes allemandes" Phrase qui démontre bien la mauvaise foi de ce "grand homme" et son hostilité irraisonnée pour notre marine.

Et De Gaulle met de l'huile sur le feu en déclarant le 28 juin à la radio de Londres en parlant de l'armistice: "Notre Flotte, nos avions LIVRES INTACTS AFIN QUE L'ADVERSAIRE PUISSE S'EN SERVIR CONTRE NOS PROPRES ALLIES" On ne peut imaginer pire pour semer la discorde entre français et inciter nos alliés à la violence à notre égard.

Bref c'est dans un contexte de désinformation qu'en cette fin de juin Churchill demande à l'Amirauté britannique réticente de préparer l'opération "Catapulte" qu'il prévoit pour le 3 juillet, contre la flotte française. Roosevelt, consulté pour la forme et victime de l'intoxication générale, donne son feu vert.(...)

La force H est placée sous le commandement du Vice amiral James Somerville, dépendant directement de l'Amirauté pour l'opération "Catapult". Rappelé au service après une longue maladie, il a été l'adjoint de l'amiral Ramsay lors de l'évacuation de Dunkerque, pendant laquelle il a été témoin de la parfaite entente des deux marines, française et britannique .

A Gibraltar commande l'amiral Dudley North, qui depuis des mois a travaillé en parfaite harmonie avec l'amiral Ollive, commandant le théâtre de l'Afrique de l'ouest, à Casablanca. Il a rendu visite le 25 juin à Mers-



Mers-El-Kébir le 3 juillet 1940 vers 17 h 10.  
L'épave du Mogador vue de l'ouest.

el-Kébir, au vice-amiral Marcel Gensoul, commandant sur le Dunkerque la flotte de l'Atlantique, c'est à dire les bâtiments (...) réfugiés à Mers-el-Kébir et Oran. Gensoul ne lui a laissé aucun doute sur ses intentions: refus de rallier les forces navales britanniques, fidélité au gouvernement français légal, exécution des clauses de l'armistice qui vient d'entrer en vigueur ce jour là .

A Alexandrie, l'amiral Andrew Cunningham commande en chef les forces maritimes britanniques en Méditerranée. C'est aussi un grand ami de notre marine et plus particulièrement du vice-amiral Godfroy, qui commande l'escadre française stationnée là-bas. Il est indiscutablement prouvé par les archives de l'Amirauté comme par leur courrier personnel, que ces trois grands chefs se sont violemment opposés à l'opération "Catapult" Ils le manifesteront avant son exécution et le maintiendront après celle-ci. Sur le plan moral, ils n'hésitent pas à la qualifier de "vilénie" (Cunningham) ou "d'action répugnante" (Somerville) envers les alliés de la veille. Sur le plan politique, ils estiment qu'elle peut se retourner contre l'Angleterre, en rejetant la France dans le camp ennemi et en installant le contrôle des Germano-Italiens, avec la complicité espagnole, sur l'Afrique du Nord et la totalité du bassin occidental de la Méditerranée.(...)

Recevant l'ordre de s'emparer des navires de Godfroy, Cunningham n'hésitera pas à le tourner et à signer avec le français un "Gentleman's agreement" qui sera rigoureusement appliqué pendant près de trois ans.

North, quant à lui, proposera avec un certain humour de changer le nom-code de "Catapult" en celui de "Boomerang"! Il sera mis à la retraite d'office quelques mois après, Churchill n'ayant pas apprécié ses critiques. Le cas de conscience le plus dramatique est celui du capitaine de vaisseau Holland, commandant "l'Ark Royal". Holland a été attaché naval à Paris. Il a eu quelques jours avant à Casablanca des entretiens avec plusieurs amiraux français qui lui ont confirmé une position identique à celle que Gensoul a exprimé à North. Il compte de nombreux amis dans la marine



française. C'est précisément ce qui conduit Somerville à le choisir comme émissaire auprès de l'amiral Gensoul pour lui présenter l'ultimatum britannique, dont la lecture le laisse atterré."

L'ultimatum devait expirer à 14h mais Holland et Gensoul font trainer les pourparlers. Et ce n'est qu'à 15h45 que Somerville fait larguer des mines magnétiques dans l'étroite sortie d'Oran. Finalement Churchill ordonne "d'en finir avant le coucher du soleil". Cet ordre dont Cunningham put tirer si bien partie à Alexandrie (où le soleil se couchait deux heures plus tôt) n'arriva à Holland, dans le bureau de Gensoul, que vers 17h30, en raison de délais que nul ne peut expliquer (Voir rapport du L.V. Riou à l'amirauté); Holland et ses deux officiers quittent vers 17h35 le Dunkerque sur la vedette de l'amiral Gensoul qui va les transférer en rade extérieure sur la vedette du Foxhound, laquelle pique au nord et sera recueillie par un destroyer britannique vers 19h15-19h30 sans qu'aucun tir n'ait été dirigé contre elle.

A 17h54, la force H ouvre le feu contre nos navires. La fuite du Strasbourg empanaché de fumée car une de ses chaudières a été touchée dès le premier tir est un morceau d'anthologie. Sa vitesse maximum dans ces conditions est de 25 noeuds. Il franchit la passe sans qu'aucune mine n'explose vers le Nord Est. Tandis que le Hood s'éloigne inexplicablement vers l'Ouest! Il ne se lance à la poursuite du Strasbourg qu'à 18h38 et à 22 noeuds environ alors qu'il peut filer 30 noeuds! A 19h20, il envoie les Swordfish de l'Ark Royal attaquer le Strasbourg à la bombe de 250 livres, ce qui d'après les spécialistes n'est guère adapté à un tel objectif. L'attaque est très mal menée et aucune des 24 bombes n'atteint le navire. A 20h30 le soleil se couche et dix minutes plus tôt, Somerville vient d'abandonner la poursuite.

A 20h55, six torpilles sont lancées et malgré des conditions de tir idéales, aucune n'atteindra son but. Le Strasbourg et son escorte de contre-torpilleurs fait route sur Toulon.

Dans son memorandum, l'Abbé Autric continue: "Churchill avait été vivement irrité de "l'échappée" du Strasbourg (...) Aussi une nouvelle attaque fut-elle ordonnée et exécutée le 6 juillet au lever du soleil par douze avions "Swordfish" équipés chacun d'une torpille. Or, une torpille ne pourra être larguée. Pourquoi? Quatre torpilles lancées n'explosent pas: deux sont retrouvées au fond, cassées en deux parties qui furent repêchées successivement. Les 30 goujons (grandes vis) assemblant ces parties avaient été remplacés par 30 tiges de bois qui se sont brisées (Veuillez P.290 édition 75 et C.C Biseau et Borey). Deux autres repêchées également: Les "leviers de prises d'air" avaient été goupillées (immobilisées) Le moteur à air ne pouvant fonctionner, les deux torpilles ont coulé. Une sixième torpille, bien lancée, n'a jamais été retrouvée mais a explosé sous les blocs largués par un chaland (grande jetée)

bien plus tard (Voir V.A.E. Gruson)". Le commandant Bernard Bléhaut précise que 3 autres torpilles ont explosé contre les quais et la dixième est allée couler un remorqueur, loin du Dunkerque. Malheureusement les deux restantes ont coulé le chalutier armé Terre-Neuve, accosté au Dunkerque: l'explosion sous l'eau de son chargement de grenades ouvre une énorme brèche dans le flanc du navire. 150 victimes viennent s'ajouter au triste bilan de ces deux journées: 1.300 marins tués ou disparus. Mais si Somerville avait exécuté à la lettre les ordres de Churchill, le bilan eut été bien plus lourd, car il y eut 5.000 rescapés.

Le 3 juillet Somerville avait l'ordre de détruire 31 bâtiments, il en a détruit 1, avarié 3, mais les 27 autres... Ne les a-t-il pas vus? En tous cas, il a délibérément épargné les torpilleurs et les sous-marins stationnés dans le port d'Oran, soit 20 bâtiments.

Cependant il fallait tromper à la fois Churchill et Hitler. Aussi chacun fut amené à rédiger de faux documents et des rapports invraisemblables qui, avec des photos et des bribes de films habilement commentés emportèrent l'adhésion de Hitler qui a déclaré: "Il y a eu une vraie bataille". Churchill ne fut pas longtemps abusé, mais se servit à posteriori de "Catapult" comme instrument de propagande. Il saisit pourtant le premier prétexte pour mettre à pied l'amiral Sir Dudley North qui devra attendre 17 ans pour être rétabli dans ses droits. Le commandant Holland réagira avec une grande noblesse: il demandera à être relevé de son brillant commandement de l'Ark Royal pour servir comme simple soldat. A l'heure actuelle, les archives anglaises ne sont qu'entrouvertes. En France c'est pire: Une loi de 1979 proroge jusqu'à cent ans le délai de secret pour les documents jugés compromettants(?)

Pour le 50ème anniversaire de ce drame, une cérémonie commémorative a eu lieu en Angleterre, au cimetière militaire de Brookwood, en présence du Premier Lord de la Mer, L'amiral Sir Julian Oswald et de notre attaché naval, le contre-amiral Mollat du Jourdin. Le commentateur du Navy news écrit: "Le bombardement de la flotte française fut l'une des plus répugnantes tâches que la Royal Navy eut jamais à entreprendre. Il ne figure pas dans la liste de nos batailles navales glorieuses". En France il n'y eut aucun commentaire officiel. Les marins massacrés, victimes de leur fidélité n'ont eu droit qu'à des hommages subalternes ou privés.

Dans ses "Mémoires de guerre" De Gaulle indique (P.77-78) que en 1940 il a été trompé par "ce que les agences de presse anglo-américaines avaient d'abord laissé croire sur les termes de l'armistice, lequel ne donnait aucune main-mise directe des allemands sur la flotte française. "Ce serait donc sur des bases fausses qu'il aurait bâti son discours du 8 juillet 1940. C'est bien peu vraisemblable! Il laisse d'ailleurs percer le bout de l'oreille lorsque le 16 janvier 1946, à l'Assemblée Nationale il déclare: "Face à Vichy, depuis 1940... Tout

de suite j'ai procédé à coups de canon". Oui, mais au bout du canon, il y avait de malheureux marins français, des civils français innocents et plus tard... des Pieds-Noirs, nous en savons quelque chose!

Notre correspondant, M. Daniel Schmitt, nous donne des précisions peu connues certainement: "Dernier ministre de la Marine du Maréchal (mars 43-août 44) l'Amiral Bléhaut eut à s'occuper des marins sous l'occupation, ce qui lui créa bien des démêlés avec l'ennemi occupant. Argant par exemple, que la pêche constituait un appoint important pour le ravitaillement, il parvint à épargner l'envoi en Allemagne à bon nombre de pêcheurs et permit le passage par l'Espagne à de nombreux marins et officiers de marine, eut des liaisons fréquentes avec la Marine d'Alger assura des subsides aux familles des marins qui servaient dans les FNFL. A la libération, privé de sa retraite pour laquelle il avait côtisé toute sa vie, l'amiral Bléhaut dû vivre en Suisse de travaux manuels.

En 1848, lorsque, chassé par la Révolution, le Roi Louis Philippe quitte les Tuileries, seul et abandonné de tous, désespéré, c'est un marin, l'amiral Hamelin, qui l'accompagne dans le seul but d'assurer au souverain déchu le réconfort moral d'une présence humaine...

96 ans plus tard, en 1944, lorsque les allemands arrêtent le maréchal Pétain pour l'emmener en captivité à Sigmaringen, c'est encore un marin, l'amiral Bléhaut qui se constitue prisonnier pour rester aux côtés du vieux chef et lui assurer le réconfort moral d'une présence humaine... A moins d'un siècle de distance, voilà deux gestes d'une réelle similitude qui traduisent bien l'esprit de sacrifice qui caractérise la Marine..."

Merci à nos correspondants de nous avoir permis d'évoquer les sombres journées de juillet 1940 à Mers-El-Kébir en apportant des faits inconnus ou peut-être volontairement cachés jusqu'ici. Mais tant de choses restent à découvrir dans l'histoire de ces dernières années où la désinformation est la règle.